LA
NOUVELLE CHARTREUSE;
OU
MA DÉTENTION A PORT-LIBRE;

*Épître du Citoyen M**.*

Par le Citoyen VIGÉE.

A PARIS,
De l'Imprimerie de FRANKLIN.
rue de Cléry, n°. 75.

L'An II de la République.

Cet Opuscule n'est que le Tableau très-exact de la prison où j'ai langui sept mois. J'avais été transféré de celle-ci dans celle des Carmes, qui, grâce aux loix protectrices des Patriotes opprimés, s'est ouverte pour moi après onze jours de [redacted]*on.*

LA NOUVELLE CHARTREUSE, OU MA DÉTENTION A PORT-LIBRE.

*Épître au Citoyen M**.*

JE l'ai promis, je tiens parole.
C'est pour toi, digne successeur
De *Dènizart* et de *Bartole*,
Qui prenant l'honneur pour boussôle,
N'eus jamais l'esprit ni le cœur
De maint hideux paperasseur,
De chicane tenant école
Et vrai fléau de tout plaideur;
Oui; c'est pour toi que de ma muse
Je veux reprendre les pinceaux,
Et sur la toile où je m'amuse
A fixer quelques traîts nouveaux,
Essayer la fidèle image
Des longs dégoûts, des longs ennuis
Dont m'entoure mon esclavage
Dans les tristes lieux où je suis.

Je sais bien qu'avec patience
Nous devons supporter nos maux;
Que le courage et la constance
Font de l'homme le vrai héros;
Que là dessus mille maximes
En belle prose, en grandes rimes,
Nous charment dans plus d'un auteur
Très sensé, très consolateur;
Mais ces Messieurs, ne leur déplaise,
En ont parlé bien à leur aise:
Dans le trouble et dans la douleur,
Affecter un souris pénible,
Prendre le masque du bonheur,
C'est pour moi l'effort impossible;
Et d'une rigoureuse loi
Lorsque je fais l'expérience,
Contre le coup que je reçoi
Voulant m'armer d'insouciance
Senèque et toute sa science
Perdraient leur latin avec moi.

Garde toi cependant de croire
Que rembrunissant mes crayons,
J'aille d'affreuses visions
Te tracer une sombre histoire,
Parler cachots, crier verroux,

Quand je ne suis que sous la grille ;
Faire en mentant aux yeux de tous,
De *Port-Libre* une autre *Bastille*,
Et chargeant ma narration
De toute l'ampoule tragique,
Risquer l'amplification
En écolier de rétorique ;
Non ; ma muse est trop véridique :
Je ne veux pas en conte en l'air
Transformer un fait bien notoire,
Je ne peindrai donc point l'enfer
Quand je ne suis qu'en purgatoire. (1)

Tel est en effet le séjour
Où nous a jettés l'infortune ;
Où d'une disgrace commune
Agités, distraits tour-à-tour,
Pareils à cette ame légère
Qui de la bouillante chaudière

(1) Le régime des Prisons était assez doux à l'époque où ces vers furent composés. On sait combien depuis cinq mois, les *Détenus* ont eu à souffrir de la dureté et de la barbarie de prétendus administrateurs qui n'étaient ingénieux que dans la recherche des différens genres de privations et de tourmens qu'ils leur faisaient éprouver.

Ne devant point subir le feu,
Espère dans le sein de Dieu
Recouvrer sa bonté plénière,
Nous attendons l'heureux moment
Où quelque indulgente missive
De notre liberté captive
Terminera le long tourment.

Si je m'avisais de décrire
Les bâtimens de la maison,
Assurément je pourrais dire
Qu'aux sons magiques de sa Lyre
Ce n'est point le docte Amphion
Qui daigna jadis les construire.

Assez près de ce mont pédant
Où naguère plus d'un collège
Enseignait avec privilège
La Sintaxe et le Rudiment;
A l'extrémité de la ville
Et sur un fond de molle argile,
Non loin du céleste donjon
Où pour tirer son horoscope
Sur un astre, sur la saison,
Plus d'un *Lalande* avec raison
Monte braquer son télescope;
C'est là qu'un ignorant maçon

Sans plus ample cérémonie,
Traçant d'un mur le lourd cordon,
En allıgna la simetrie,
L'éternelle monotonie
Digne en effet d'une prison
Où, quoiqu'on fasse, l'on s'ennuie
Et l'on enrage à l'unisson.

Fatigué de la triste vue
De ce maussade extérieur,
C'est connaître l'intérieur
Que se peindre loin de la rue
Un obscur et long corridor
Qui vers le Midi, vers le Nord,
Du bas en haut, à gauche, à droite,
Présente mainte porte étroite
D'un gîte plus étroit encor.

C'est dans l'une de ces retraites
Où le soleil, chemin faisant,
Craint de s'arrêter un moment,
Que semblable aux anachoretes,
Habitans d'un sauvage lieu,
Je ne dors guère et jeûne un peu,
Grâces au traiteur intraitable,
Qui rançonnant le plus qu'il peut,
Nous fait payer tout ce qu'il veut

La chère la plus détestable.

Mais d'objets riants ou nouveaux
Je jouis, croira-t-on peut-être,
A travers les doubles carreaux
Dont se décore ma fenêtre.
L'hiver en son austérité,
La campagne en sa nudité,
Conservent un aspect champêtre;
Et quant la neige en gros flocons
Tombe et s'étend sur nos vallons,
Quand des vents la fougueuse haleine
Souflant au loin les noirs frimats,
Attaque et brise avec fracas
Des arbres la cîme hautaine,
Echappée en torrens fangeux
Quand l'urne des tristes Hyades
Trouble de ses flots orageux
L'urne paisible des Nayades,
Pour nous encor c'est un plaisir
Sans le manteau, sans la fourure,
Sans nous exposer à l'injure
D'un air tout prêt à nous saisir,
De contempler la marche sûre,
L'ordre constant, les grands effets,
Et les phénomènes secrets

De l'inexplicable Nature.
Par malheur, en mon froid réduit,
Je n'ai que l'éternel spectacle
D'un triple mur, vieux receptacle
De quelques vieux oiseaux de nuit,
Et l'enceinte bien resserrée,
Bien uniforme, bien quarrée,
De quinze toises de terrein,
Du titre aimable de jardin
Très mal-à-propos honorée,
Puisqu'au lieu de ces jeunes plants
Doux objets des soins de Pomone,
Et de ces arbustes riants
Où Flore cueille sa couronne,
Vingt tilleuls rangés au cordeau,
Et l'if, ami du noir tombeau,
Prouveraient à la terre entière
Que, peu de mois auparavant,
Cette insupportable glacière,
Ce lieu funeste à tout vivant
Servait aux morts de cimetière.

Heureux du moins, oui; trop heureux,
Si dans cet enclos ténébreux
Le Dieu du calme et du silence
Fixait encor sa résidence!

Mais pour acroître mon chagrin ;
C'est un Stentor impitoyable
Qui, d'une voix épouvantable,
Vient aux *barres* chaque matin
Y provoquer le vif essaim
D'une jeunesse infatigable ;
Et tandis que de ce côté
Les cris, la bruyante gaité
M'importunent et m'étourdissent ;
De l'autre, et dans tous les instans,
Ce sont mille voix qui glapissent,
Gens de la porte et du dedans
Qui toujours vont, qui toujours viennent,
Malades et convalescens
Qui de leur santé s'entretiennent,
Les fumeurs, cherchant à se voir
A travers un épais nuage,
Les complimens, les mots d'usage,
Et le bonjour et le bon soir,
Et la nouvelle qu'on propage,
Puis les besoins, puis l'embarras,
Puis le train de chaque ménage ;
En quatre mots, tout le tracas
Qui sur ma tête en long fracas
Du premier au second étage
Se répete et ne finit pas.

De ma demeure inhabitable,
Tel est le portrait véritable;
Et l'on peut croire qu'en ce lieu
Auquel dit un récent adieu
Plus d'une pénitente aimable
Nuit et jour se donnant à dieu,
Nuit et jour je me donne au diable.
Car un Profond, un Érudit,
Dès son exorde, t'aurait dit
Que cette maison redoutable
Qui, par un changement subit,
Retient sous un guichet maudit
L'innocent présumé coupable;
Où sous leurs traits défigurés,
Des magistrats, des tonsurés
Abjurant un luxe frivole,
L'Opulence en sabots fourrés
Et l'ex-noblesse en *carmagnole*;
Offrent à nos yeux égarés
Une mascarade assez folle;
Le grand *Arnaud*, le bon *Nicole*
Et l'anti-jésuite *Pascal*,
Quittant le docte *Port-Royal*,
Vinrent ici pleins d'un saint zèle,
Ériger sous le même nom
Et la retraite et la chapelle

De la ferveur en pamoison;
Des soins dévôts, du jeûne austère;
De la piété solitaire,
Du caquet et de l'oraison.

Si maintenant l'on veut connaître
Tout l'emploi que je fais du tems,
Franchement je suis peu le maître
De choisir mes amusemens:
Mais dès qu'un faible crépuscule
En dissipant l'obscurité,
Vient sur les murs de ma cellule
Etendre une douce clarté,
Tapi sous l'humble converture
Du plus modeste des grabats,
Par fois j'essaie entre deux draps
Un griffonage, une lecture
Que souvent je n'acheve pas.
Vainement l'immortel *Racine*,
Ce premier maître en l'art des vers,
Accordant sa lyre divine,
A soupiré ses tendres airs:
Phèdre pour moi n'a plus de charmes,
Andromaque pleure, et ses larmes
N'ont point excité ma pitié;
Je ne vois dans ces belles pages
Du temps avide de ravages

Bravant l'effort humilié,
Comme en nos modernes ouvrages
Que de l'ennui versifié.

Cruel effet de la tristesse !
Sur ses maux on veut s'étourdir,
L'illusion qui nous caresse,
Vient elle même nous offrir
La route aimable du plaisir
Et son amorce enchanteresse;
Mais du trait fatal qui le blesse
Le cœur espère en vain guérir,
La plaie hélas! saigne sans cesse;
Oui: sans cesse on est poursuivi
Par le regrêt ineffaçable,
Par la pensée insurmontable
Du bonheur qui nous est ravi.

Ainsi je vois mes matinées
En des heures infortunées
S'écouler sans distraction,
Sans réelle occupation;
Et quand le Dieu de la lumière,
Vers la moitié de sa carrière,
Egaye un peu notre horison,
Tout en rêvant, d'un pied timide,

Je vais presser le sable humide
Des trites cours de la prison ;
Jettant à peine un œil d'envie
Sur un verger abandonné,
Par le soupçon environné
D'une palissade ennemie,
Et qui pour nous est aujourd'hui
Ce qu'était la terre promise
Pour le peuple errant qu'avec lui,
Dans un désert, traîna *Moïse*.

Mais tandis que seul, agité
De mes peines toujours nouvelles,
Je me promène en liberté
Sous les yeux de dix sentinelles,
Le jour disparaît, et la nuit
De nos toîts obscurcit le faîte;
Il faut songer à la retraite,
Du *qui vive* qui me poursuit
Fuir la question indiscrète;
Bientôt de réduit en réduit,
Dans les détours d'un labyrinthe
Où *Thésée* eût cent fois péri,
Je cours visiter sans contrainte
Souvent l'espoir irréfléchi,
Par fois les pleurs, toujours la crainte.

Je ne puis pourtant le nier,
Dans ce passe-tems salutaire
De *Suspect* et de prisonnier
Je me suis vu prêt d'oublier
L'attitude et le caractère.
Les doux charmes de l'entretien,
La mutuelle confidence,
Et le plaisir en apparence,
Et les grands discours sur un rien;
Ici, la voix tendre et plaintive
D'une Philomèle craintive;
Là, de son enfant au berceau
Qu'elle contemple, qu'elle admire,
La mère épiant le sourire;
Ailleurs, l'intéressant tableau
D'une famille réunie,
Des Arts allumant le flambeau,
Où le Savoir sans pruderie,
Les Grâces sans coquetterie,
Tiennent l'aiguille, le pinceau,
Et par une étude suivie
Charment les dégoûts de leur vie;
Plus loin, le contraste piquant
D'un cercle de joyeux convives,
Vrais Philosophes, se moquant
De l'Olympe et des sombres rives,

Ne reconnoissant tout au plus,
Pour leurs Dieux, que Mars et Bacchus,
A s'attrister ne songeant guère,
Songeant plutôt, loin de gémir,
A s'éveiller, à s'endormir
Entre la bouteille et le verre;
Puis le cercle tumultueux
Qui d'une salle rembrunie
Affrontant le plancher poudreux
Et les murs sans tapisserie,
Du moins à mon œil enchanté
De la modeste ÉGALITÉ
Présente l'image chérie ;
Enfin le doux rapprochement
Qu'en secret mon cœur se ménage,
Lorsque je veux plus librement
Goûter un plaisir sans nuage,
Le plaisir précieux pour moi,
Dans notre commun esclavage,
De me sauver auprès de toi,
De te voir dans un groupe aimable,
Sans art, sans modernes façons,
Et les deux pieds sur les tisons,
Franc Gaulois, ami véritable,
Tantôt fou, tantôt raisonnable,
Et par nature insouciant,

Moitié grondant, moitié riant;
Etourdir de leçons encore
Ta *Gertrude* et ta *Léonore*
Qui de tes jours font l'agrément,
Ou reprendre avec moi souvent
Sur une grave bagatelle
Une interminable querelle
Que je termine en t'embrassant.

Tout cela, je te le répète,
Console ma douleur secrette.
Mais sur l'airain que l'on entend
Retentir jusqu'en nos demeures,
A peine le marteau pesant,
A coups pressés, frappe neuf heures,
Que soudain le sinistre accent
D'une sonnette impérieuse,
Et de mes loisirs envieuse,
M'avertit que, dans mon manoir,
Je dois rentrer et laisser voir
Pour la visite curieuse
Qu'on nous fait subir chaque soir,
Ma figure un peu sérieuse.
C'en est fait, il faut te quitter
Et diriger un pas docile
Vers le mélancolique asyle

Qu'avec moi viennent habiter
Et la plainte et le vœu stérile.

Ici je devrais m'arrêter,
A ton âme compatissante
Sauver la peinture affligeante
Des tourmens qui vont m'agiter;
Mais ce n'est point me satisfaire
Que me confier à demi :
J'ai des secrets pour le Vulgaire,
Je n'en ai point pour mon Ami.

Si tu m'as vu, dans la journée,
Moins dévoré de mes ennuis,
Combien dans la longueur des nuits
Et sur ma couche infortunée,
Je les expie amèrement
Ces distractions passagères,
Ces illusions mensongères,
Et ce plaisir d'un seul moment!

Tu crois sans doute que Morphée
Me reservant un doux repos,
Vient sur ma paupière échauffée
Verser ses humides pavots,
Non; dans le silence de l'ombre
Mon œil plongeant un regard sombre,

Vingt fois recule épouvanté
A l'aspect des noires images
Qu'enfantent les affreux présages
Dont mon esprit est tourmenté.
Dans ma pénible inquiétude,
Vainement je cherche à bannir
Le triste et cruel souvenir
Qui me rend à la solitude
Où, sans terreur pour l'avenir,
Dans les agrémens de l'étude,
Dans un délicieux loisir,
Et du travail et du plaisir
J'avais contracté l'habitude :
C'est l'amitié que j'apperçoi
Errante autour de ma demeure,
Comptant les jours, attendant l'heure
Où ses bras s'ouvriront pour moi :
Epoux amant, et Père tendre,
A chaque instant je crois entendre
La voix d'un objet adoré,
Dans ses regrêts, dans sa tristesse,
Appellant, réclamant sans cesse
Le cœur dont il est séparé :
Je ressens ses vives allarmes
L'orsqu'il faut essuyer les larmes
D'une enfant, notre unique espoir,

Trop jeune encore pour savoir
Qu'elle main lui ravit son père,
Mais dans ses cris, son désespoir,
S'étonnant de ne recevoir
Que les caresses de sa mère!
Pardonne. . . un nuage confus
Vient de s'étendre sur ma vue. . .
Je m'attendris. . . . Je ne puis plus
Conduire ma plume éperdue. . .
Je finis donc ; mais de mon cœur
Quand je déchire la blessure,
Quand j'ai tracé tout mon malheur,
Toutes les peines que j'endure,
Ne crois pas qu'à la LIBERTÉ
J'ose jamais faire une injure
De ma triste captivité ;
Non : je la vois comme une Belle
Qui transformant en noirs cyprès
Les myrtes cueillis avec elle,
Même alors qu'elle est infidelle,
N'en a pour nous que plus d'attraits.
